

nes soient dans le même état d'exaspération que la ville, faisait observer M. Novéal. Je voudrais comme toi que nous soyions loin de Delhi ; mais je crois que, pour le moment, le plus sûr est encore de rester.

Lorsque le bruit se répandit que Graves avait été battu par les insurgés et abandonné par ses soldats, sir Richard prétendit que c'était impossible.

—Je vais savoir ce qui en est dit-il en prenant son chapeau pour sortir.

Valentin voulait l'accompagner, mais Juliette, toute en larmes, se jeta à son cou en le suppliant de rester. Il avait donné assez de preuves de sa bravoure pour qu'on ne pût l'accuser de poltronnerie, et il céda, quoiqu'à regret, aux instances de sa femme. Joseph Furetaï sortit avec sir Richard. Depuis quelque temps, Joseph était resté dans l'ombre. Le jeune homme passait sa vie au travail. Non-seulement il apprenait tout ce qu'on enseignait dans les collèges, mais de plus il s'était mis en tête de devenir militaire. En conséquence, il étudiait spécialement les mathématiques et l'histoire, et dévorait tous les ouvrages de stratégie qui lui tombaient sous la main. On ne le voyait guère qu'aux heures des repas et quelquefois le soir. Encore fallait-il que l'un ou l'autre de ses amis allât le relancer et l'arracher à ses travaux. Du moment qu'un danger quelconque menaçait sa famille d'adoption, Joseph laissait tout de côté pour veiller sur ses amis.

XXV.

En sortant, sir Richard et Joseph remarquèrent des groupes nombreux d'indigènes qui, se tenant à quelque distance, semblaient surveiller le palais de M. Novéal. Quelques fakirs, armés de leurs gros bâtons ferrés, avaient l'air de commander aux autres Indous.

Ceci m'a tout l'air d'un petit corps d'observation envoyé par notre ami le zemindar, dit Joseph.

—Cela se pourrait bien, répondit sir Richard, car ces Indous restent à la même place au lieu de s'agiter comme les autres.

—Voyons un peu ce qu'ils nous diront, fit Joseph en marchant droit aux indigènes.

Quelques-uns de ceux-ci s'avancèrent vers les Européens avec des intentions évidemment des moins bienveillantes, mais d'autres Indous les saisirent par le bras et les ramenèrent en leur parlant avec animation.

—Décidément, ce n'est pas à nous qu'ils en veulent murmura Joseph.

—C'est probablement à Mazeran, dit sir Richard.

—Si nous allions trouver ce vieux coquin de zemindar ?

—Pourquoi faire ?

—Pour l'empoigner et le garder comme otage.

—L'idée n'est pas mauvaise, dit sir Richard après un instant de réflexion, mais il doit être sur ses gardes, et on ne nous laissera point pénétrer jusqu'à lui.

—Essayons toujours.

—Ils se présentèrent à la porte du palais de Narain-Sagore. Le durwan répondit que son maître était absent depuis trois jours.

—Et Jootha Maddub ? demanda Joseph.

—Il est parti avec le sahib.

Les deux Européens se retirèrent.

—Le croyez-vous véritablement absent ? demanda sir Richard à son compagnon.

—Non. Mais comment arriver jusqu'à lui ?... Tenez, sir Richard, je ne suis certes pas un trem-

bleur, mais je vous avoue que je partage l'opinion de Mme Mazeran.

—En quoi ?

—Je voudrais qu'à tout prix on quittât immédiatement cette ville. Regardez autour de vous cette population qui nous dévore des yeux, qui nous maudit et nous insulte déjà. Pour moi, Delhi est comme une mine qui la moindre étincelle suffira désormais pour faire éclater.

On eût dit en effet qu'une nouvelle population avait remplacé celle qu'on rencontrait d'habitude dans les rues de Delhi. Des hommes à figure hideuse surgissaient de tous côtés. Plusieurs avaient des armes qu'ils n'avaient certes pas achetées de leur argent. A chaque instant, sir Richard et son compagnon étaient insultés, bousculés. Ils rencontrèrent plusieurs familles d'indigotiers européens des environs de Delhi qui venaient se réfugier dans la ville pour échapper aux outrages des *ryots* (paysans). Bientôt, il fut impossible aux deux Européens de percer la foule qui les entourait et qui commençait déjà à les maltraiter.

Un vieil officier anglais qui essayait à ce moment de se frayer un passage pour arriver au palais du Mogol, aperçut sir Richard et courut à lui.

—Vous allez vous faire écharper par ces énergumènes, mon cher ami, lui dit-il. Rentrez bien vite et tâchez, si vous m'en croyez, de ne pas laisser vos dames dans votre habitation, qui est trop isolée pour échapper au pillage.

—Où les conduire ?

—Réunissez tous vos domestiques, mettez les femmes au milieu, puis dirigez-vous vers la tour du Pavillon. Là, du moins, elles seront en sûreté. Adieu.

—Où allez-vous ?

—Porter un message au palais du grand Mogol.

—Vous serez égorgé en route.

—Je le crains ; mais le devoir est là. Que Dieu nous protège, mon pauvre ami !

Il serra la main de sir Richard et disparut dans la foule en se frayant un passage à coups de pommeau de sabre.

—Il faut suivre son conseil, dit Joseph. Allons bien vite chercher Mme Mazeran et lady Richard.

Ils parvinrent, non sans peine, à regagner la maison de M. Novéal. Clémence et Juliette, qui tremblaient bien moins encore pour elles que pour leurs maris et leurs enfants se hâtèrent de suivre le conseil du vieil officier. On fit à la hâte quelques paquets des objets les plus indispensables, et l'on se mit en route pour la tour du Pavillon. En avant, marchaient trois *syces* (grooms indous) derrière lesquels venaient M. Novéal et Frédéric, puis Juliette, Clémence, Emma et Cécile. A droite se tenaient Valentin et deux *khitmutgars* ; à gauche, sir Richard et deux *behras* ; enfin, l'arrière-garde se composait de Savinien et de Joseph, secondés par deux *kurkarus* (messagers), un *syce* et un cocher. Les deux *syces* de l'avant-garde et l'un des Européens étaient à cheval. Les autres marchaient à pied, armés de fusils, de piques et de sabres.

A la vue de ce petit corps d'armée, il y eut un mouvement fort visible d'hésitation parmi les Indous rassemblés à quel que distance de la porte du palais. Ils avaient évidemment l'intention de barrer le passage aux Européens, mais personne ne semblait se soucier de se trouver trop près des fusils et des sabres des étrangers. On commença par crier, par proférer des menaces et des malédictions. Loin de répondre à ces provocations, les Européens avançaient toujours, lentement, mais sans se désunir.